

Le Feu et la Rose

De la même autrice

Romans

L'Heure des oiseaux, Éditions de L'Observatoire, 2022 (prix Jean-Freustié).

L'Enfant céleste, Éditions de L'Observatoire, 2020 (Choix Goncourt de l'Italie).

Biographie

La Nuit pour adresse, Gallimard, collection « Blanche », 2017 (prix Valéry-Larbaud, prix Tour Montparnasse).

Maud Simonnot

Le Feu et la Rose

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Illustrations de l'autrice.
ISBN : 979-10-329-2951-3

Dépôt légal : 2026, mars
© Éditions de L'Observatoire / Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À mes frères chéris

« *Home is where one starts from.* »
« Chez soi, c'est l'endroit d'où l'on
vient. »

T. S. Eliot, *Quatre quatuors*,
« East Coker »

Il existe une île aux confins bleutés et aux ciels purs, en plein milieu de la France.

Dans ses vastes forêts, cette île secrète abrite des loups, des sirènes et des orphelins.

C'est là, parmi les genêts, les bruyères, les digitales pourpres, que mon cœur bat.



Cela faisait deux ans que je n'avais pas remis les pieds à N.

J'avais vu mon grand-père Lucien au printemps à l'occasion du mariage d'une cousine, nous discussions régulièrement au téléphone, mais je n'avais pas eu le temps de passer le voir comme je le lui avais promis. Il faut dire que le terme était impropre, on ne pouvait pas juste « passer » dans cette ville si mal desservie par les transports pour quelques heures un dimanche. On devait prendre une interminable micheline bringuebalante puis un bus et finir à pied sous la pluie – le ciel ici était invariablement plein d'eau.

Si j'étais venue, j'aurais dormi dans le lit qu'occupait ma mère autrefois, sous les lambris vernis du garage, la fenêtre ouverte pour évacuer les émanations de naphthaline et de

Le Feu et la Rose

cire. J'aurais donné des nouvelles de mes frères à la voisine par-dessus le portail et lu le journal à mon grand-père en contournant la page des décès. Et au dîner j'aurais mangé de la galantine et des pâtes réchauffées en tête à tête avec lui, dans le bruit de la télévision allumée qui aurait comblé son silence aimable et doux. Son silence qui me manque terriblement aujourd'hui.

Devant chez mes grands-parents, était planté un althéa. Le même buisson soigneusement taillé marquait l'entrée de toutes les maisons du faubourg. Je ne peux croiser ces arbustes aux fleurs mauves sans penser à eux et sans les associer à la modestie de leur vie.

Le jour où ils ont été expropriés, Lucien a juste dit, résigné : « Il y a toujours eu des gros qui décident et des petits qui subissent, ça n'est pas près de changer. » Mes vacances le long de la nationale 7 furent recouvertes par une chape de bitume et un hangar vendant des vêtements synthétiques qui périlcliterait bientôt.

Peu après, je perdis l'autre maison de mon enfance puisque ma mère décida brusquement de partir s'installer sur une minuscule île au large de Thessalonique. En Bourgogne, il n'y avait plus que des fantômes, répétait-elle. C'était une femme qui aimait se sentir sans attaches et sans ce ressac des souvenirs ravivé par les lieux. Je connaissais suffisamment son caractère entier, cette force qui va, pour ne pas m'aventurer à la contrarier, cependant je doutais qu'il suffise d'échanger sa terre de granite contre une île flottant sur la mer Égée pour échapper à son passé.

Lucien avait continué de se rendre chaque jour dans leur ancien faubourg pour éclaircir les salades ou surveiller les semis du jardin ouvrier qu'il avait pu conserver. Jusqu'à ce que la maladie finisse par immobiliser la bicyclette orange que ses collègues de la Thomson lui avaient offerte à sa retraite.

Dans ces jardins dissimulés derrière les immeubles se reconstruisait toute une sociabilité, on venait pour partager des barbecues et profiter de ce soleil qui n'arrivait pas dans les appartements, on échangeait des légumes et des conseils, on s'échinait à rendre le sol fertile, plantant, désherbant, retournant la terre.

Je n'eus pas de mal à retrouver parmi les parcelles alignées celle où j'avais si souvent accompagné mon grand-père, très étroite, coupée en deux par des planches. J'ai marché sur ce chemin de fortune pour accéder au fond du jardin. Là, devant un appentis, se dressait une échelle nouée par endroits d'un ruban au rose fané. Je l'ai déplacée pour ouvrir la porte grillagée et j'ai à peine pénétré dans le cabanon, arrêtée par l'odeur du sol en terre battue mêlée à celle, si caractéristique, de l'humidité qui avait tout imprégné. J'ai aperçu dans un rai de lumière le tableau en bois sur lequel

Le Feu et la Rose

s'alignaient des outils, soigneusement rangés par ordre de taille, et des gaules en bambou.

Adossée au cabanon, j'ai regardé les carrés de terre délaissés et les bordures de lobélias enchevêtrés qui ne les délimitaient plus aussi nettement qu'avant, les planches gonflées par les intempéries, les dahlias aux couleurs enflammées, un pot brisé contre un vieil arrosoir qui ne servirait plus à personne. J'imaginais sans peine combien ne plus pouvoir s'occuper de son potager avait dû être une souffrance pour Lucien, lui qui toute son existence de citadin avait tenté de recréer dans cet espace restreint un peu de la beauté de son Morvan.

J'ai remonté l'allée qui, au bout des jardins, menait au Chalet bleu et ai poussé le portillon. Le manoir à l'abandon se dressait devant moi sur sa butte, avec son toit en forme de pagode, ses tuiles émaillées et son étrange escalier en pierre entremêlant des oiseaux sculptés et des fleurs. Le soleil matinal recolorait le crépi défraîchi de tons clairs. Malgré son délabrement, le domaine n'avait rien perdu de son charme.

Le mystère de ce lieu qui m'avait toujours intriguée par les légendes l'entourant – ce chalet aurait été tantôt offert en présent de noces, tantôt construit aux couleurs de l'azur pour capturer l'éternité... – se doublait du souvenir vivace d'un bal improvisé qu'y avait organisé mon jeune oncle. Toute la région avait ainsi débarqué dans les faubourgs de N. Je revoyais mon oncle vêtu de sa grande blouse, son accordéon en bandoulière, accrochant une guirlande entre les arbres fruitiers. Avec son groupe d'amis, il avait joué des valses, des mazurkas et dansé toute la nuit. Ce moment suspendu, juste avant les deuils et les chagrins, fut certainement le plus heureux de mon enfance.

Depuis les marches du Chalet bleu, j'ai contemplé avec mélancolie le jardin de mon grand-père qui s'étendait au-delà des herbes folles. Pourtant, lorsque j'étais petite, je

détestais ce jardin représentant les heures d'ennui, les fins d'après-midi s'étirant après les interminables déjeuners. Je dédaignais ses pétunias en pot, ses zinnias et ses œillets d'Inde, toutes ces fleurs qui me semblaient si communes, moi qui me promenais dans les romans sous des arches entrelacées de roses anglaises ou parmi les orchidées de Corfou. Je ne savais pas alors qu'adulte, mes fleurs préférées seraient les lotiers des étangs de mon enfance, ces petits trèfles si simples aux orangés d'un coucher de soleil infini.

Je songeai au mouvement de balancier qui avait poussé mes grands-parents des prés en ville pour s'épuiser dans une usine, fait revenir mes parents en pleine campagne dès qu'ils l'avaient pu, puis rendu mes frères et moi à nouveau citadins pour nos études. Aujourd'hui mes enfants rêvaient à leur tour d'un jardin.

Vingt-cinq ans après mon arrivée à Paris, j'avais encore cette impression tenace d'être une étrangère : l'écart que je ressentais avec certaines personnes qui m'entouraient, cette frontière invisible et pourtant continuellement présente au quotidien, n'était pas tant dû à la classe sociale qu'à un paramètre géographique – je restais, avant tout, une fille des collines. Constamment, au milieu du béton, des esquisses de verdure me ramenaient à mon pays natal : quelques ruines de Rome sur un muret, des mauvaises herbes dans les recoins discrets ou des myosotis égarés entre les pavés, *forget me not*... non, je n'oubliais rien. J'achetais des branches de lilas à prix d'or à la sortie